

Voir clair et parler net !

Tactique et stratégie de la lutte révolutionnaire

par Maurice JOYEUX

C'est volontairement qu'en composant pour le précédent numéro de « La Rue » mon article sur l'Islam, j'avais écarté toutes références aux luttes qui se déroulent actuellement au Moyen-Orient. Cela a pu étonner quelques-uns de nos lecteurs. Cependant, je suis persuadé qu'aussi sanglantes que soient ces luttes et quelle que soit l'émotion légitime qu'elles soulèvent, elles ne peuvent se comprendre, et nous ne pouvons porter un jugement sérieux sur leur déroulement, qu'après un examen complet des éléments économiques, sociologiques, géographiques et coutumiers qui les provoquent. Dans un sens différent mais partant de la même idée rationnelle, je me propose de donner ici mon opinion sur la tactique et la stratégie des luttes révolutionnaires armées qui se déroulent ou qui sont susceptibles de se dérouler dans le monde, en ne faisant à la théorie que les emprunts strictement nécessaires au sujet.

Une réflexion générale sur les luttes révolutionnaires armées doit naturellement tenir compte de l'efficacité. Mais l'efficacité n'est pas un but en soi ! L'efficacité ne peut se mesurer que par rapport aux buts que ces luttes prétendent atteindre... Une confusion dans ces genres, la théorie, les luttes et leur efficacité risque d'aboutir, comme ce fut souvent le cas au cours de ces cinquante dernières années, à leur inversion dans l'ordre logique des préoccupations des militants révolutionnaires et par conséquent au pourrissement de leur combat. Disons que le but est l'essentiel du projet et non pas les luttes qui sont seulement le moyen d'y parvenir, et que l'efficacité que nécessitent ces luttes ne doit en aucun cas détourner les révolutionnaires de ce but. Cela semble banal. Mais nous avons tant de fois vu les moyens se substituer au but qu'il semble obligatoire de préciser la place de chacun de ces éléments dans les préoccupations tactiques et stratégiques d'un mouvement révolutionnaire.

Enfin précisons que la lutte révolutionnaire n'a pas comme objectif la revendication dans le cadre du régime. Naturellement la revendication reste un élément important pour populariser le mouvement révolutionnaire qui en fait état. Mais pour conduire la revendication à son

terme, d'ailleurs toujours limité par le cadre du système, il existe des organisations dites de masse, telles les organisations syndicales par exemple, et si celles-ci ne sont pas suffisamment efficaces, il faut y pénétrer pour les transformer ou alors en créer d'autres.

La revendication pour améliorer les conditions des travailleurs dans le cadre du régime est une arme à double tranchant. Lorsqu'elle aboutit, elle peut à la fois renforcer la confiance des travailleurs dans les luttes sociales ou les démobiliser en créant le mythe d'une transformation révolutionnaire morceau par morceau qui se substituerait à la lutte armée révolutionnaire. Or l'histoire nous a appris que lorsqu'une classe dirigeante abandonnait des positions sur le front social, elle ne s'y résignait que pour se donner le temps de préparer la répression armée décisive qui la rétablirait dans ses privilèges.

D'autre part, il faut être conscient que le caractère que prendront les luttes révolutionnaires armées dépendront du milieu, de la prise de conscience de ce milieu par ceux qui se décident à cette lutte, de leur environnement humain, des structures économiques et politiques du pays, des us et coutumes codifiés par l'histoire, du climat, de la géographie. Ces luttes dépendront également des hommes que la propagande mais également le hasard rassemblent. Les hommes ne sont pas une matière brute « donnée ». Ils ont été façonnés par le grand mystère de la création et par un héritage biologique qu'on ne rejette pas d'un coup d'épaule. Il n'existe pas de pierre philosophale qui garantisse aux luttes révolutionnaires un succès certain, grâce à l'enseignement de quelques formules magiques extraites d'un cerveau génial.

Par exemple, les conditions de luttes qui furent celles qui bousculèrent la société russe en 1917 ne se sont jamais reproduites et ne se reproduiront vraisemblablement jamais. Copier Lénine, qui lui n'avait copier personne, mais avait su tirer tout le profit possible de la désagrégation de l'armée russe que personne n'avait envisagée, est parfaitement aberrant. Comme il serait aberrant de définir une même stratégie révolutionnaire en Angleterre qu'en Espagne, auprès d'une population sous-développée qu'au sein d'une population économiquement évoluée. Le problème de la mobilisation des travailleurs, mais également celui de la neutralité bienveillante de l'ensemble de la population, impose un pragmatisme dans le choix des moyens de lutte qui est évident. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur l'histoire des convulsions dites « révolutionnaires » de ces deux premiers tiers du siècle pour s'apercevoir que chacun de ces affrontements prit un caractère différent. Ne nous leurons pas, la lutte révolutionnaire ne mobilisera pas toute une population, mais il faut que cette population considère le but de cette lutte comme une solution possible à ses problèmes. Cela aussi semble aller de soi. Cependant les organisations internationales de travailleurs sont précisément crevées, la deuxième comme la troisième, de la concentration, de l'uniformité des moyens d'action qu'elles préconisaient, et la quatrième ne vaut guère mieux. Et nous savons bien que les démocraties populaires ont pu naître, non pas d'un choix entre différentes propositions révolutionnaires, mais par le moyen classique que les guerres impérialistes fournissent aux vainqueurs, ce qui, convenons-en, n'est pas une méthode édifiante de suppression des classes.

Et si, au cours des siècles, les hommes qui luttèrent pour leur éman-

cipation ne posèrent pas le problème de ces luttes et des moyens révolutionnaires avec la même rigueur « scientifique » que nous les posons aujourd'hui, on constate, en feuilletant l'histoire, que d'instinct, et après de nombreux tâtonnements, ils se résigneront à un pragmatisme dont le point de départ serait une analyse concrète du milieu qui conditionnerait le moyen.

LES LUTTES REVOLUTIONNAIRES ARMEES ET L'HISTOIRE

Deux exemples nous sont restés des révoltes qui, dans l'Antiquité, secouèrent la société. L'une, qui fut une révolte d'esclaves conduite par Spartacus, prit un caractère insurrectionnel ; l'autre, celle des Gracques, dont le but réformiste était une refonte de la propriété des sols, essaya de se maintenir dans le cadre de la loi. Toutes deux échouèrent et se termineront par un massacre perpétré par la classe dirigeante de leur époque. Cependant, ces révoltes, dont le contenu était bien différent, eurent au moins un point commun. Elles copiaient leurs moyens de lutte sur ceux que la classe dirigeante employait pour maintenir les populations dans la servitude ou dans la dépendance. Il semble bien que l'efficacité de la structure politique de la République et de son appareil militaire et policier ait paralysé l'imagination des révolutionnaires de cette époque. Les Gracques, par exemple, en s'appuyant sur les structures politiques, employèrent ce qu'on appellerait aujourd'hui la voie parlementaire, et les classes dirigeantes, un instant bousculées, attendirent que le temps fasse son œuvre pour exterminer leurs adversaires par les armes après les avoir divisés. Spartacus et les esclaves constitueront une armée de « libération » qu'ils doteront des mêmes structures que l'armée romaine. Et il se produisit ce qui se reproduira souvent au cours de l'histoire : l'armée de métier écrasera l'armée improvisée des révolutionnaires. Il ne pouvait pas en être autrement. Il en sera toujours ainsi, car les « vertus » que réclame une armée pour être efficace sont justement celles que méprisent et que repoussent les militants révolutionnaires ; et lorsqu'ils seront obligés au nom de l'efficacité de se soumettre à ces méthodes classiques « qui font la force principale des armées », ils le feront avec mauvaise grâce, ce qui rendra inefficace leur lutte armée.

Il faudra des siècles aux révolutionnaires pour abandonner la routine et pour que l'imagination prenne le pas sur la copie servile des institutions oppressives qu'ils combattent. Il faudra l'écrasement des insurrections paysannes ou religieuses du XV^e et du XVI^e siècle, il faudra surtout la centralisation des grands Etats, la concentration de tous les pouvoirs dans une ville capitale pour que naisse un moyen nouveau et original de lutte révolutionnaire armée : la barricade ! Pour quatre siècles, la barricade réglera les rapports du pouvoir et de son opposition, sans détrôner complètement le concept démocratique hérité de la Rome antique qui laisse en place les structures dont le révolutionnaire se sert pour transformer la société et sans abandonner complètement le recours à une armée révolutionnaire classique, malgré les échecs subis. Echecs dont le dernier clora la guerre d'Espagne et dont la seule victoire, en Chine, dépendra de facteurs particuliers que j'analyserai plus loin.

C'est au milieu du siècle dernier, alors que l'économie capitaliste et le socialisme essayaient l'un contre l'autre leur jeune force et que se mêlaient au cours des combats révolutionnaires différents genres, allant du

terrorisme à l'armée de libération en passant par la barricade, créant une confusion dans les esprits les plus solides, et dont Bakounine des premières années comme le Garibaldi des dernières sont les exemples les plus éloquents, que Blanqui vint ! On parle peu de Blanqui chez nos révolutionnaires de préaux d'école. Le personnage ne se laisse pas plier aux fantaisies de la mode. Cependant quelles que soient les propositions doctrinales dont nous nous réclamons — et d'ailleurs le grand révolutionnaire fut dans le domaine doctrinal pragmatique, ce qui explique le silence dont on l'entoure — oui quelles que soient nos opinions, nous sommes tous, nous les partisans de la lutte révolutionnaire armée, les héritiers plus ou moins lointains, plus ou moins fidèles, d'Auguste Blanqui, l'homme qui domina la lutte armée du siècle dernier comme Proudhon domina la pensée théorique du mouvement socialiste.

L'apport de Blanqui inspirera toutes les luttes du mouvement révolutionnaire moderne. Son importance tient à ce qu'il sortira la lutte révolutionnaire du caractère statique que lui conférait le centralisme et son corollaire la barricade. Il va créer le mouvement, rompre avec la guerre de siège, prôner l'action incessante qui étonne d'abord, puis intéresse et enfin mobilise. Il va étendre le combat, et des tentatives malheureuses, mais riches d'enseignements, comme l'extension de la Commune de Paris à des villes comme Lyon, Marseille, Toulouse ne seront pas perdues et préluderont au caractère que prendront les luttes dans la seconde partie du XX^e siècle.

LES TEMPS MODERNES

Les temps modernes offrent au révolutionnaire un choix qui est simple dans sa conception générale, même si la réalisation pratique se heurte à des difficultés considérables.

Conquérir l'Etat par la force des armes, ou bien le désagréger de l'intérieur par un harcèlement incessant de façon à obtenir un pourrissement des structures qui le rende vulnérable à un assaut révolutionnaire classique, tels sont les deux éléments stratégiques qui se proposent à l'organisation révolutionnaire. Cependant, certains, et en particulier les révolutionnaires marxistes d'Amérique du Sud, en opposition avec les partis communistes locaux, prétendent avec Carlo Mari ghella, récemment abattu au Brésil, que ces deux formes de lutte, loin de s'opposer, se complètent et que la désagrégation intervient pour préparer l'action de l'armée révolutionnaire.

Et effectivement la conquête de l'Etat, de façon à le retourner avec son efficacité classique contre la classe dirigeante dont il était l'outil, nécessite une armée révolutionnaire classique. Ce fut, je l'ai dit, le moyen employé par Spartacus, et j'ai également expliqué ses dangers. Et c'est justement parce que l'expérience nous a appris les limites de l'armée révolutionnaire que les gauchistes qui se réclament du marxisme préconisent avant l'intervention militaire la désagrégation de l'Etat. L'exemple algérien peut servir de base pour illustrer cette proposition, et en forçant un peu les faits, on peut prétendre que c'est justement la désagrégation des structures coloniales de l'intérieur par la guérilla qui eût rendu possible et peut-être efficace une intervention de l'armée de l'extérieur constituée aux frontières, si le colonialisme n'avait pas cédé.

Mais il faut bien constater que le F.L.N. se trouvait dans une situation d'environnement particulier, avec sur toutes ses frontières des Etats amis qui lui servaient à la fois de base et de refuge pour ses troupes, et que cette situation, qui dans une certaine mesure est celle de l'Indochine, ne se reproduira vraisemblablement jamais plus, en tout cas dans les pays de l'Europe occidentale.

Les exemples de l'armée révolutionnaire sont loin d'être probants, et on peut penser aujourd'hui que c'est justement l'emploi d'une armée classique sur un front continu suivant la stratégie des écoles de guerre qui amena l'échec de la révolution espagnole, comme on peut également juger à la lumière des renseignements que nous possédons et des enseignements qu'on peut tirer de cinquante ans d'insurrections dans le monde que, compte tenu des forces et de la qualité des combattants des organisations révolutionnaires espagnoles, et en particulier des anarchistes, une forme plus appropriée de combats révolutionnaires aurait laissé indécise la décision jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, et qu'alors la libération aurait balayé Franco par une pesée intérieure. Mais bien sûr ce sont là des jugements fragiles que l'on ne peut qu'avancer avec précaution à la lueur de l'expérience.

L'exemple de la Chine, qui est la tarte à la crème de tous les petits gauchistes de faculté, n'est pas plus convaincant : les prémices de la Seconde Guerre mondiale, les nécessités de la défense du territoire contre le Japon, ennemi commun des révolutionnaires comme des conservateurs, l'obligation pour les Américains de renforcer l'armement de l'armée Rouge, alliée momentanée des démocraties, créeront également une situation particulière. Vingt années de guerre qui promèneront les hommes d'une extrémité à l'autre de l'immense territoire donneront à l'armée rouge chinoise une structure classique équivalente à celle qui lui est opposée par la bourgeoisie du pays. La constitution d'une armée révolutionnaire de la qualité de l'armée rouge chinoise exige des circonstances particulières, du temps, un environnement favorable, un espace considérable. L'inconvénient d'une telle armée, c'est justement les structures qu'elle doit s'imposer, en particulier la hiérarchie, qui vont à l'encontre du but fixé par les révolutionnaires. L'armée devient un clan à part dans la nation, avec un caractère de classe. Sa victoire lui donne une puissance telle, qu'elle cesse d'être un outil dans les mains du peuple pour devenir l'arbitre, ce qui la conduit à un moment ou à un autre à assumer le pouvoir, ou pour le moins maintenir au pouvoir les hommes de son choix. Telle fut l'attitude des armées de la République qui accoucheront de Bonaparte, de l'armée Rouge, le plus solide soutien de Staline, de l'armée révolutionnaire chinoise qui maintint Mao au pouvoir contre la volonté des ouvriers et de leurs syndicats. Tel eût peut-être été l'attitude de l'armée républicaine espagnole si Franco avait été vaincu, tel est le cas des armées d'Amérique du Sud, même lorsqu'elles se réclament d'un certain progressisme.

Et c'est peut-être devant le problème de l'armée révolutionnaire que se pose avec le plus d'acuité l'opposition entre le but et l'efficacité, la ligne de démarcation qui, lorsqu'elle est franchie sous le prétexte d'efficacité, conduit la révolution à reconstituer une classe dirigeante sur les ruines de l'ancienne.

La dépendance dans laquelle l'armée retient le mouvement révolutionnaire, mais également le caractère temporisateur du mouvement révolutionnaire qui redoute l'armée, explique la scission dans le communisme sud-américain qui accouchera de la guérilla, élément préparatoire indispensable au triomphe de la révolution, mais également à la subordination du militaire au civil.

Et il n'est pas exagéré de penser que ces constatations furent présentes dans l'esprit des communistes dissidents de l'Amérique du Sud lorsqu'ils rompirent avec le lourd appareil de ces partis, dont les dirigeants, empêtrés dans des combinaisons électorales, n'avaient plus comme perspectives révolutionnaires que la constitution de « fronts populaires » voués à l'éclatement chaque fois que la bourgeoisie libérale cessait d'y trouver son compte.

Cuba et la victoire Castro seront l'élément mobilisateur d'une nouvelle stratégie révolutionnaire. En réalité, l'exemple de Cuba n'est pas indiscutable, et les hommes réunis à La Havane ne s'y tromperont pas. Mais à défaut de rigueur stratégique, l'expérience de Castro possède un immense potentiel émotionnel. C'est la dernière des révolutions quarante-huitardes, avec son débraillé folklorique haut en couleur. Elle fut servie par l'isolement de l'île. Le régime de Batista tombera comme un fruit mûr, étouffé par un double encerclement: celui des hommes de Castro qui se trouveront parmi les paysans pauvres « comme poisson dans l'eau » et celui de l'Océan qui empêchera une intervention rapide de l'impérialisme américain. Enfin la nature douteuse de l'idéologie castriste avant la conquête servira l'entreprise. Cependant, la leçon portera ses fruits et dans aucune des îles voisines de leur territoire, les États-Unis ne permettront qu'on leur refasse le coup de Cuba. Et lorsque d'autres essaieront, ils seront écrasés par les « Marines », ce qui une fois de plus démontrera que les situations ne se reproduisent jamais, et qu'appliquer une tactique qui a fait ses preuves dans un moment donné est le plus sûr moyen d'aboutir à un échec.

Bien sûr à la Havane Cuba sera le symbole qui permettra de réunir les « révolutionnaires » du tiers monde (assemblée d'ailleurs mêlée, où les politiciens ventrus et bavards du monde arabe voisineront avec d'autentiques révolutionnaires dissidents de tous les partis staliniens). Mais la stratégie qui sortira des discussions passionnées de l'assemblée n'aura que de très lointains rapports avec la tactique castriste que son auteur, tenu d'ailleurs par des nécessités économiques envers l'U.R.S.S., se chargera lui-même d'édulcorer. C'est un grand absent, le « Che » Guevara qui en sera le véritable initiateur. Certes, avant lui, sous l'impulsion d'éléments trotskistes, la lutte armée sous forme de guérillas avait éclaté avec des succès divers. Le « Che », lui, allait lui donner un caractère général, la faire échapper, du moins le croyait-il, à la dimension d'une aventure condamnée par Moscou. Il allait imposer la guérilla au monde révolutionnaire attentif. Il la dotera d'une doctrine qui sera une révision complète du marxisme interprété par Lénine. C'est au prolétariat paysan, au prolétariat en guenilles qu'il va s'adresser. La prise de conscience de la condition d'exploité ne passera plus par l'usine mais par les campagnes. On voit tout de suite que le « Che » prend modèle sur Mao, celui de 1925, qui rompit avec Moscou et s'enfonça dans la Chine immense à la conquête du paysan. Che Guevara échouera après avoir porté un coup

décisif au dogme imbécile qui sanctifie le « prolétariat des usines ». il échouera pour des raisons d'ailleurs dogmatiques.

« Comme un poisson dans l'eau » avait écrit Mao en ne jugeant pas « avant » mais « après » ce qu'avait été sa situation au sein des masses paysannes. « Comme un poisson dans l'eau » avait répété Castro, alors que la situation à Cuba n'avait rien de comparable à celle de la Chine. En réalité le « Che » et ses partisans, dans un milieu différent et mal analysé, vont se trouver « comme un poisson sur la berge à porter de main du pêcheurs ». Et dans les savanes de l'Amérique du Sud ils vont y laisser les espoirs que la guérilla paysanne avait soulevés à La Havane. Livrés par ces paysans pauvres qu'ils prétendaient libérer, ils vont succomber les uns après les autres sous les coups de l'armée avec la bénédiction des partis communistes officiels qui verseront sur leur fin une larme de crocodile qui ne trompera personne.

Jamais peut-être le mécanisme léniniste (dont le centenaire marque le début d'une critique virulente venue un peu de partout) d'examen des situations à travers l'évangile suivant saint Marx ne parut si désuet. Parce que pauvres, des paysans furent décrétés révolutionnaires en puissance, comme les ouvriers d'usines l'avaient été avant eux ; La Havane, qui avait voulu échapper à un mécanisme dogmatique né de la révolution russe, retombait dans un autre dogmatisme issu, lui, de la révolution chinoise, et cette espèce de « vice » de tous les marxistes, quelle que soit l'Eglise où ils font leurs Pâques, devait aboutir à la liquidation des maquis paysans.

Et on pouvait tirer une conclusion incontestable. Toutes les luttes entreprises sous le signe du dogmatisme marxiste avaient abouti à un désastre, même celles qui avaient pris le nationalisme comme alibi, et ce qu'il convenait d'appeler des « victoires » n'avait été que le triomphe du nationalisme, allié de l'impérialisme, de l'impérialisme russe ou chinois, mais qui laissait en place ou recréait une classe dirigeante exploiteuse de la grande masse des hommes.

Le plus curieux d'ailleurs, c'est que tous ces doctrinaires qui échouent, et dont le flot de sang qu'ils feront couler servira à la reconstruction de classes exploiteuses, prétendront que les autres révolutionnaires et en particulier les anarchistes sont des petits bourgeois, et cela avec l'approbation de ce vieux polichinel de la littérature, J.-P. Sartre, toujours prêt à montrer son cul avec l'indécence des primates du zoo.

Pour des hommes intelligents, une reconversion de la stratégie définie par le « Che » et plus ou moins acceptée à La Havane s'imposait. Il s'agissait d'en finir avec un certain particularisme doctrinal et de rassembler, pour qu'ils s'épaulent et non pas qu'ils se substituent les uns aux autres, les courants révolutionnaires obligatoirement et tactiquement différents parce que issus d'environnement et de préoccupations économiques différentes. Et même si on continuait à se référer aux « grands ancêtres » on essaya d'intégrer à la lutte stratégique des tactiques appropriées au milieu. Même si on ne l'avouait pas pour respecter les canons de la foi, on en revenait à deux hommes qui domineront le monde révolutionnaire de demain, deux hommes dont on se servira même si pour les besoins du dogme on camoufle leur enseignement sous l'étiquette

marxiste. Je veux parler du fédéraliste Proudhon et du combattant révolutionnaire Blanqui.

CARLO MARIGHELLA

Dans son dernier numéro consacré en parti à Carlo Marighella, la revue très orthodoxe « Tricontinentale » nous donne, sous une phraséologie très « classique » mais guère convaincante, un aperçu intéressant de cette reconversion. Mais que diable, soyons tolérants, les « voix du Seigneur sont impénétrables » nous dit l'Évangile, celle-là ou une autre d'ailleurs !...

Après nous avoir prévenus que Carlo Marighella n'a rien inventé, qu'il suit l'enseignement de Lénine, de Mao Tsé-toung, de Ho Chi Minh, de Castro, de Guevara, et j'en passe, le commentateur nous informe que « c'est le souci de faire la révolution qui a amené l'homme qui avait consacré toute sa vie à la cause du socialisme à élaborer une nouvelle stratégie globale pour la lutte de libération du Brésil » !

Ce qui pour le moins est contradictoire, mais passons. Que nous dit Carlo Marighella ? D'une part qu'à la guérilla rurale doit s'ajouter la guérilla urbaine, le tout préparé par une guerre psychologique et devant aboutir à la constitution d'une armée révolutionnaire rendue possible par la désagrégation de l'État. « Le guérillero urbain ne craint pas de démanteler et de détruire le système économique, politique et social en vigueur, car son objectif est d'aider la guérilla rurale... » et le militant ajoute : « Le guérillero urbain doit savoir vivre au milieu du peuple et veiller à ne se distinguer en rien du citoyen ordinaire ». Son but : « La liquidation physique des chefs et des subalternes des forces armées de la police. L'expropriation d'armes et de biens appartenant au gouvernement, aux grands capitalistes. » (Il y a là une restriction pour les « petits capitalistes » éléments d'éventuels fronts populaires, ou plutôt concession faite au parti communiste, élément de la guerre dans les villes.)

Il n'y a rien là de bien nouveau en dehors d'un essai de collaboration entre des gens issus de milieux divers, si ce n'est ce judicieux conseil de se garder de tout exhibitionnisme vestimentaire ou autre, conseil que devraient bien méditer les révolutionnaires des grandes écoles. Tout le reste des recommandations est de caractère technique et relève du « manuel de l'homme de troupe ».

Ce qui est plus intéressant, c'est certainement la combinaison grève-guerre urbaine qui passe par le sabotage, mais Emile Pouget nous avait depuis longtemps avertis de l'efficacité de cette méthode. Enfin la guérilla urbaine nourrit et alimente en armes la guérilla rurale qui n'est plus à la merci de paysans abrutis par la religion ou par la peur. A un certain stade l'action de ces deux guérillas qui s'épaulent « se transforme en guerre de manœuvre, avec la formation de l'armée révolutionnaire nationale ».

Enfin ce morceau, pour en terminer avec la méthode moderne de lutte révolutionnaire proposée par les marxistes dissidents, qui montre bien que s'ils ont été conscients de l'arbitraire de l'interprétation léniniste ou trotskiste des possibilités uniques du prolétariat des usines pour faire la révolution, ils n'ont pas pu par dogmatisme aller jusqu'au bout logique

de leurs expériences et de leur raisonnement, c'est-à-dire rejoindre une position voisine de la nôtre, où l'homme révolutionnaire s'additionne à d'autres en dehors d'un milieu artificiel qui lui faut briser !

« Personne ne met en doute l'importance qu'a pour la révolution brésilienne la lutte armée qui commencera dans les campagnes, que c'est là seulement que se trouvent les conditions pour la maintenir (théorie Guevara). De même que personne n'ignore qu'aux moments décisifs les villes réalisent pleinement le destin de la révolution (théorie Marighella). Pas seulement à cause de l'importance fondamentale du système industriel urbain dans l'économie, pas seulement à cause de l'importance numérique du prolétariat, mais **principalement à cause du rôle réservé à la classe ouvrière en tant que tête de la révolution brésilienne** (théorie Lénine) ».

Les applications de ce plan dans les pays d'Amérique du Sud se sont soldées par des résultats médiocres. Je ne dirais pas à cause de ce plan bien qu'il soit clair que sa réussite se fut soldée par une dictature du « prolétariat » sur toutes les autres couches de la population et qu'une liesse révolutionnaire semblable à celle de Cuba eût fini par une soviétisation du même genre. Il faudrait, bien sûr, vivre la vie de ces pays pour comprendre, par exemple, les réactions du paysan, de l'intellectuel, du commerçant ayant des sentiments révolutionnaires devant ce morceau « d'éloquence prolétarienne ».

On peut simplement constater que si des progrès notables ont été faits pour desserrer le carcan léniniste, le dogme qui reste partout présente annihile les parties positives du projet.

LA LUTTE REVOLUTIONNAIRE EN FRANCE

Tout homme « raisonnable » vous dira qu'une lutte révolutionnaire armée est impossible dans un pays de l'Europe occidentale et il aura raison en tant qu'homme « raisonnable ». Mais la raison et la révolution sont deux choses différentes. La raison veut que l'événement reste dans le cadre du possible, la révolution, qu'elle le brise ! Disons que la lutte armée sera indispensable si on veut abattre le régime capitaliste. Comme je l'ai mille fois avancé, il n'y a pas de nuit du 4 août sans 14 juillet triomphant. Renoncer à la force pour renverser le régime, c'est accepter le mirage réformiste, c'est-à-dire espérer que l'économie en se développant permettra des réformes qui, sans révolution, garantiront une vie matérielle confortable pour tous. C'est la politique du chien gras, qui ne retrouve sa niche et sa chaîne que le soir. Mais les hommes ne vivent pas seulement de pain. Ceux qui vivent d'autre chose, et pour ceux-là seulement, le problème de la lutte révolutionnaire se pose et doit être résolu. Non pas dans un temps donné, mais dans une éventualité hypothétique créée par des situations que les hommes peuvent hâter ou exploiter plutôt que déterminer.

Mais pousser un événement imprévisible, telles les journées de mai et juin 1968 à leur aboutissement logique, c'est-à-dire, pour nous, à l'expropriation du capital et à la construction d'une économie socialiste libertaire, suppose un certain nombre de conditions à remplir, même si cela ne préjuge pas du succès final de l'entreprise.

La première, celle qui conditionne toutes les autres, celle qui, lorsqu'elle n'est pas remplie, rend inutile toutes les luttes avec leur cortège de souffrances, c'est la **crédibilité** du but que se propose l'organisation révolutionnaire. Or, constatons-le, cette crédibilité n'a rien à voir avec les techniques de lutte. C'est l'organisation politique, pour nous la Fédération anarchiste, qui, à l'aide d'un arsenal théorique approprié, doit l'obtenir.

Croire une solution possible n'est pas obligatoirement l'approuver. Si on consulte l'histoire, on s'aperçoit que de nombreuses transformations radicales furent le résultat des efforts d'un petit nombre d'adeptes. Mais même lorsque les foules étaient surprises, même lorsque, par dégoût ou par lassitude, le plus grand nombre laissait faire, c'est qu'elles croyaient possible, qu'elles l'approuvent ou pas, le changement qu'on leur proposait. Bien sûr, des hommes, soit par idéologie soit par peur de l'aventure, s'opposaient au projet, mais les autres se résignaient comme on se résigne à changer de maison, alors qu'on se battrait pour ne pas aller loger à la belle étoile.

Ce fut le cas de la révolution de 1789 accomplie par un petit nombre d'intellectuels venus de la bourgeoisie et appuyés par ce qu'on a appelé la « populace », c'est-à-dire une partie infime de la population sous l'œil résigné de la grande masse du pays composée d'agriculteurs dont l'ignorance les préservait du doute sur les possibilités futures de la République. Ce fut le cas de la révolution russe, servie par la désagrégation de l'armée et de l'Etat autant que par l'ignorance de la paysannerie pour qui la paix passait avant tous les problèmes économiques du futur qui les dépassaient.

La crédibilité de l'organisation révolutionnaire est difficile à acquérir lorsqu'elle n'est pas servie par des circonstances « catastrophiques » qui font que, somme toute, rien ne peut être pire que ce qui existe. Dans ce domaine, la divine surprise que fut pour les marxistes la faiblesse, que personne n'avait prévue, de l'armée russe — ce qui permit la révolution et la construction de la Russie communiste — a servi puissamment le socialisme autoritaire. La preuve était faite que ce socialisme était possible. Pour les uns ça marchait mal, pour d'autres, ça marchait bien, mais pour tous ça fonctionnait. Dès lors, une révolution marxiste se présentait comme crédible. On était pour, on était contre, et on se battait farouchement pour l'un ou l'autre de ces postulats, mais pour la masse engagée de loin ou pas engagée du tout, la révolution n'était plus le cataclysme, le néant, mais quelque chose qu'on approuvait ou qu'on condamnait, qu'on jugeait, mais dont on ne niait plus les possibilités d'organisation de la société. Et du fait même de cette expérience qu'on prétendait réussie ou pas, mais qui existait, le combat des marxistes n'était plus un combat contre toute la population d'un pays mais un combat contre les adversaires seulement avec, au cas où ils l'emporteraient grâce à son caractère crédible, la collaboration plus ou moins enthousiaste du pays pour reconstruire une économie nouvelle.

Et à ce sujet je voudrais ajouter une remarque : moins les connaissances générales de la population sont développées, plus l'exemple et non pas l'analyse de l'existence d'autre chose peut rendre cette autre chose crédible. C'est une des raisons parmi d'autres du courant populaire marxiste dans le tiers monde, surtout s'il a la sagesse de ne pas s'attaquer

aux divinités régionales ou nationales. C'est en particulier le cas de l'Amérique du Sud où seul compte le rapport des forces entre les minorités en lutte, la grande masse basculant forcément vers l'une ou l'autre des solutions proposées sans s'engager dans le combat.

Ce n'est pas le cas du socialisme libertaire. Non pas que le socialisme libertaire manque de partisans. Il existe des gens qui croient à la possibilité du socialisme libertaire. D'abord ceux qui s'en déclarent partisans, pas tous toutefois ! Ensuite ses adversaires qui le combattent farouchement et en particulier les marxistes. Ceux-là prétendent le contraire, car pour eux nous sommes l'alternative à leurs échecs multiples. Mais la grande masse de la population, même lorsqu'elle reconnaît sa noblesse, n'y croit pas. D'abord parce qu'elle ignore ou veut ignorer les propositions théoriques sur quoi il repose et qui dérange les idées reçues, ensuite parce que les expériences faites à ce jour, que ce soit en Ukraine, en Espagne ou en Israël, l'ont été dans un contexte d'événements et de luttes classiques qui les ont rejetées au second plan.

Une révolution de type socialiste libertaire dans notre pays passe par la crédibilité de la proposition que nous faisons, mais qui n'existe pas encore sous son aspect global, même si un certain nombre de points qui la composent comme l'antimilitarisme, l'athéisme, la liberté sexuelle, et dans une moindre mesure l'autogestion, ont fait des progrès immenses dans l'esprit du public. Ou bien encore par un bouleversement profond de l'économie capitaliste qui crée une situation de crise aiguë, laquelle déclenche le mécanisme que je soulignais plus haut et qui se traduit par des formules de ce genre : « Au point où on en est, pourquoi pas eux, ils ne peuvent pas être pires que les autres. »

C'est à partir de l'une ou l'autre de ces situations que la lutte révolutionnaire armée devient possible. Pas seulement pour nous d'ailleurs, mais également pour toute autre organisation se proposant de faire une révolution et qui, tels les marxistes, possède un potentiel de crédibilité plus développé que le nôtre. Souvent, c'est l'existence d'Etats témoins qui rend plus croyable leur projet. Encore faut-il remarquer que les connaissances générales de la population en Europe occidentale ne rendent pas l'exemplarité des démocraties populaires si évidente que dans le tiers monde.

Et c'est le travail de la Fédération anarchiste, que ses adhérents soient partisans ou pas de la lutte révolutionnaire armée, de développer la crédibilité du socialisme libertaire. Ses adhérents auront d'autant plus de chance de rendre leur projet possible, croyable, qu'ils s'appuieront sur l'autogestion à travers la grève gestionnaire, proposition concrète qui explique ma position syndicale parfois controversée dans notre organisation.

De toute façon, si on veut faire la révolution, on n'échappera pas à la lutte armée contre une classe dirigeante décidée à se défendre avec tous les moyens qu'elle a forgés pour maintenir sa suprématie sur les masses, et c'est là que se place la seconde condition, qui elle aussi doit précéder la lutte armée. **C'est la désagrégation de l'Etat et de son appareil de coercition.**

Dans mon livre « L'Anarchie et la société moderne » j'ai expliqué pourquoi la lutte révolutionnaire ne pouvait plus être exclusivement celle d'un groupe socio-économique mais devait devenir l'œuvre de tous les

les hommes épris de liberté, de justice sociale, lutte dont le ressort serait non seulement l'économie mais le potentiel émotionnel des hommes. Je n'y reviendrai pas ici. Il suffit de constater le caractère de la société, que sa complexité rend de plus en plus vulnérable...

Comme toutes les machines compliquées, il suffit qu'un seul de ses rouages se dérègle pour entraîner le blocage du fonctionnement de l'appareil d'Etat. C'est un des grands enseignements des journées chaudes de mai 68. Et dans ce sens, quelles que soient la faiblesse idéologique et les limites des perspectives de transformation des groupes socio-économiques dont les appétits contradictoires s'opposent, l'agitation qu'ils entretiennent concourt à l'affaiblissement de l'Etat. Celui-ci l'a bien compris. Dans la mesure où les revendications ne mettent pas en cause l'ensemble qui est le système de classe, il s'efforce de leur donner satisfaction. Il n'y parvient que partiellement et pour un temps, ce qui contribue à maintenir cette agitation en permanence. L'organisation politique de la révolution, pour nous la Fédération anarchiste, doit l'entretenir et si possible la développer, car c'est lorsqu'elle est à son point culminant que la désagrégation intervient et que la lutte révolutionnaire armée est possible.

LA STRATEGIE DE LA LUTTE REVOLUTIONNAIRE

La stratégie de la lutte révolutionnaire doit être globale, c'est-à-dire englober la politique et la lutte armée. Son but doit être sans compromission avec le libéralisme bourgeois. Partout où le mouvement révolutionnaire marque des points, le socialisme libertaire, sous des formes multiples et appropriées, doit être instauré.

L'histoire nous apprend qu'au cours de toute lutte révolutionnaire il existe un instant où tout est possible. Mais nous savons également que lorsque la révolution s'installe, lorsque les difficultés de la reconstruction se précisent, la lassitude gagne la population. C'est alors l'heure du réformisme, des abandons « temporaires », et cette « normalisation » n'est rien d'autre que le retour au passé. C'est la N.E.P., imposée par Lénine lui-même, qui mettra fin à la révolution et sera le début de la reconstruction d'une nouvelle classe dirigeante en Russie, qui n'aura plus la même composition que celle qui autrefois exploitait les masses, mais qui à son tour les exploitera de façon différente, au profit d'une autre catégorie d'hommes. C'est la présence de militants révolutionnaires, anarchistes ou pas, au gouvernement, qui marquera le signal de la liquidation des espoirs révolutionnaires en Espagne. Ce fut également le grand tournant de la révolution de 1789. En remettant à plus tard l'application de la Constitution de 1793, en liquidant les « enragés », les Jacobins creuseront leurs propres tombeaux. La faillite des assignats, la vente des biens nationaux, la création d'une industrie de guerre préjudèrent à l'ère industrielle dans le pays, donnèrent naissance à une nouvelle classe dirigeante, qui, sous des formes multiples, s'est prolongée jusqu'à nous.

La stratégie révolutionnaire doit renoncer à la constitution d'une armée révolutionnaire de type classique. En dehors des dangers que j'ai expliqués plus haut, par la force des choses les opérations d'une armée révolutionnaire se traduisent par l'implantation de fronts continus, tout au moins dans les pays d'Europe occidentale, dont les dimensions res-

treintes empêchent des manœuvres du type de celle employée par Mao à travers toute la Chine, la Longue Marche, qui devait sauver les cadres de son armée d'un affrontement disproportionné. Un front continu sépare le pays en deux. La partie qui est dominée par l'adversaire se referme en vase clos et échappe à toutes les tentatives de désagrégation. Elle sert de base à l'armée de métier gouvernementale pour l'organisation de sa propagande, pour le stockage de son matériel pour la préparation de ses offensives. On a cru longtemps à une « cinquième colonne » révolutionnaire. La guerre d'Espagne nous a appris son inefficacité, et les leçons de cette guerre ne doivent pas être perdues. Rappelons en quelques-unes :

Au moment où l'insurrection militaire contre la république éclata, seules les régions et les villes où le mouvement ouvrier révolutionnaire, et surtout la C.N.T., était solidement organisé, résisteront victorieusement. Et même si les anarchistes furent pris de vitesse, les moyens qu'ils avaient su se créer leur permirent d'écraser les militaires. Dans ce domaine, l'action fut exemplaire à Barcelone mais elle fut encore plus significative à Madrid où ils étaient en minorité, et il suffit de l'intervention du puissant syndicat anarcho-syndicaliste conduit par Cyprien Méra pour rétablir une situation compromise par la mollesse des marxistes pourtant largement majoritaires dans les milieux ouvriers.

Lorsque le front militaire fut constitué, il devint impossible de désorganiser les arrières de l'armée de Franco qui put alors préparer l'arrivée des mercenaires marocains, puis des troupes fascistes et hitlériennes.

Enfin c'est l'armée républicaine organisée de façon classique qui imposa au gouvernement, faible parce que de coalition, la liquidation des militants révolutionnaires qui portaient ombrage au parti communiste espagnol.

C'est, par contre, l'absence de front continu qui empêche le Vietcong d'être écrasé par la puissance de feu de l'armée américaine. Et si avec une tactique originale qui ne tient pas compte des fronts continus, il existe cependant une armée révolutionnaire en Indochine, elle ne peut tenir que grâce à son environnement d'où elle tire sa substance et où elle se refait une « santé », ce qui ne se produira probablement pas en Europe occidentale en cas d'une insurrection armée.

De toute manière, pour des raisons d'efficacité comme pour des raisons politiques, les révolutionnaires d'Europe occidentale doivent refuser de faire appel à une armée de type classique.

Carlo Marighella dans son traité sur la guerre révolutionnaire a donné le premier rôle à une combinaison entre la guérilla urbaine et la guérilla campagnarde. Etudiant les luttes à travers un pays immense, le Brésil, il avait probablement raison sur ce point, même s'il avait tort dans sa définition théorique du rôle du prolétariat et sur la constitution d'une armée révolutionnaire.

C'est vrai que de nos jours la guérilla a succédé à la barricade et est devenue une arme classique pour désorganiser et battre l'appareil militaire de la classe dirigeante.

En Europe occidentale, l'esprit de guérilla est né de la résistance occidentale à l'agression hitlérienne. Nulle part elle eut l'importance militaire que pour des raisons politiques et de nationalisme de pays ou de

parti on lui a prêté. En France, le seul maquis vraiment important fut le Vercors qui fut cependant liquidé facilement par les Allemands. Les actions au moment du débarquement furent de circonstance, complémentaires, et, en dehors de la Yougoslavie, et encore faudrait-il étudier l'affaire de près, aucun des maquis de l'Europe occidentale ne donna l'impression de pouvoir libérer le pays, même lorsque les forces militaires hitlériennes étaient réduites et en retraite. Cependant et moralement dès le début de 1944 la situation à l'échelle du globe était un ferment s'appuyant sur des certitudes comme la victoire des Alliés, le retour prochain de la démocratie et sur les sentiments patriotiques d'une partie importante des classes dirigeantes installées dans des postes clés des Etats occupés. Ce sont des faits qu'il faut bien avoir en tête si on ne veut pas seulement céder au « bavardage ». Et il faut bien comprendre que dans la mesure où nous participerions à une lutte révolutionnaire dans le pays, ce sont des éléments mobilisateurs que nous ne retrouverions pas, même si nous en découvriions d'autres.

Dans un pays comme la France, et malgré ses massifs montagneux, la guérilla rurale paraît vouée à l'échec. La première raison consiste dans la densité des populations qui seront, et quelles que soient d'ailleurs leurs opinions, les premières victimes de cette lutte, contrairement à ce qui s'est passé dans des pays de plus vastes étendues où la population est concentrée autour des villes; il sera difficile à un mouvement révolutionnaire en lutte de faire un choix entre « les bons et les mauvais » et dans ces conditions la lutte n'est plus un affrontement entre les révolutionnaires et les mercenaires du capitalisme, mais un affrontement entre les révolutionnaires et la paysannerie tout entière. Et à ce stade-là, on peut tirer une première conclusion, la guérilla paysanne dans un pays comme le nôtre n'est pas un élément offensif, une arme d'attaque contre l'adversaire, mais une réserve. Et les maquis entre 1940 et 1944 ne furent pas autre chose. Des « planques » où les plus menacés se retiraient et refaisaient leurs forces. Dans notre pays, il existe une autre raison qui ne permettra pas à une guérilla paysanne de se développer, c'est la distance relativement courte qui existe entre les villes, éléments de centralisation administrative et militaire des régions; et cette densité des villes administratives permet à tous les appareils de coercition de s'épauler immédiatement.

On peut donc dire que la guérilla campagnarde ne revêtira pas chez nous l'importance que lui attribue Carlo Marighella au Brésil. Elle sera accessoire, base de repos, de transit ou de ravitaillement et, comme entre 1940 et 1944 elle restera longtemps secrète et extrêmement mouvante.

Par contre et pour les mêmes raisons qui nous conduisent à écarter la guérilla dans les campagnes comme élément principal de la lutte armée révolutionnaire, ce qu'on appelle, improprement d'ailleurs, la guérilla urbaine jouera un rôle décisif. Tout permet de le supposer. La tradition d'abord, le caractère administratif du système économique du pays et ses réalités géographiques ensuite.

TACTIQUE POUR UNE LUTTE REVOLUTIONNAIRE

La lutte révolutionnaire nécessite certaines connaissances théoriques, c'est certain. Une organisation révolutionnaire doit posséder en

son sein, ou parallèlement à elle, un groupe spécialisé dans la lutte armée. Ce groupe peut être contrôlé soit par l'organisation politique, ce qui est le cas des formations de type marxiste, soit, totalement indépendant, ce qui est souhaitable et sans inconvénients majeurs dans la mesure où les buts sont identiques, les moyens d'action restant totalement différents.

On peut avancer que l'organisation politique ou idéologique (il ne faut fâcher personne) définit les buts et la stratégie globale. Les groupes armés appliquent une tactique qui permet le succès de cette stratégie.

Dans un pays comme le nôtre — où les grands mouvements stratégique chers aux partisans de l'armée révolutionnaire, traumatisés par les « généraux de la république », l'armée Rouge et l'expérience Mao, et qui rêvent d'une « école de Bobigny » transformée en « école de guerre », sont exclus — les tactiques de luttes doivent être multiples, circonstancielles, choisies en dehors de tout dogmatisme d'école. Si le centre de ces actions sont les villes, si les moyens sont ceux définis par Carlo Mari ghella et qu'il est inutile d'énumérer pour des raisons que le lecteur comprendra, les éléments tactiques qui permettront de les mener à bien ne doivent en aucun cas être imposés par un appareil central.

Contrairement à une idée reçue dans le mouvement ouvrier révolutionnaire, et qui est une réminiscence des habitudes historiques, de copier pour se libérer les méthodes de l'opresseur, le principe fédéraliste, c'est-à-dire le principe de l'autonomie dans le choix du moyen, du type de l'action comme du moment, doit être respecté. L'intervention de groupes multiples, différenciés dans leur composition, habilités à choisir l'objectif, à déterminer le choix de l'adversaire, susceptibles de vivre par eux-mêmes, peut permettre un succès qui est conditionné par la dislocation du système, son effondrement, et l'organisation immédiate par le mouvement politique et syndical correspondant de la socialisation, c'est-à-dire la remise en route de l'économie à travers des grèves gestionnaires, élément constitutif de l'autogestion.

En aucun cas l'appareil politique ou militaire doit imposer une forme de socialisation déterminée autour d'une table ronde. L'appareil militaire désorganise et liquide l'adversaire, le mouvement politique et syndical favorise par sa cohérence et ses connaissances les méthodes d'organisation socialiste qui ne correspondent pas forcément à un modèle préétabli, mais à des nécessités d'économie régionale, aux traditions ouvrières locales, aux impératifs du caractère humain, de la structure émotionnelle des hommes qui vont entreprendre cette œuvre immense.

Et c'est cette diversité des formes de luttes, comme de construction socialiste, qui garantit finalement l'efficacité du combat, mais également la pureté originelle de son but. Aucun des inconvénients que possède cette forme de lutte diversifiée, et comme toutes les autres elle en possède, n'est plus important que les avantages qui sont les siens.

Les politiciens centralisateurs ne s'y sont pas trompés, eux. Ils reculeront devant toutes les perspectives révolutionnaires favorables politiquement à leur projet, dès l'instant où ils s'apercevront que cette révolution risque d'aboutir à des formes diversifiées d'organismes de caractère socialiste, car alors, comme cela s'est déjà produit autre part, ces « politiciens révolutionnaires » se verraient dans l'obligation de détruire

les unes après les autres ces expériences collectivistes, et recréeraient ainsi contre eux-mêmes une situation révolutionnaire.

L'attitude communiste en juin 1968 n'a pas d'autre explication logique que la crainte, dans un pays de vieille tradition révolutionnaire comme le nôtre, de se trouver devant de multiples rameaux socialistes qui l'auraient isolé dans le pays et réduit à la même impuissance que le gouvernement qui l'avait précédé. Et ce parti préférera toujours une victoire politique obtenue grâce à une alliance de caractère front populaire, car celle-ci lui garantit l'appui des états-majors des différents courants du socialisme pour faire rentrer dans l'ordre toutes les hérésies socialistes qui s'écartent de l'orthodoxie stalinienne. Ce fut le problème de la Tchécoslovaquie.

Les éléments d'une tactique diversifiée sont multiples. Il n'est ni prudent ni nécessaire de les énumérer ici. Disons que la liberté et le socialisme sont ses deux éléments de base. Les hommes qui composent les groupes de combat viennent de toutes les classes, de tous les milieux. La tactique de la lutte révolutionnaire est toute de souplesse et de compréhension des traditions et des coutumes des groupes humains, telle la paysannerie par exemple.

C'est à l'instant où la stratégie et les tactiques différenciées, où l'action politique et l'action armée se fondent et se confondent que le caractère global de l'action dans ces différentes dimensions s'impose aux masses. L'action révolutionnaire construit le socialisme, alors que l'action politique de caractère socialiste déclenche la lutte armée. C'est de cette inversion dans les rôles auparavant dévolus que naît l'unité de lutte qui est une unité d'aspiration et non une unité de centralisation.

Enfin, si on voulait définir la lutte révolutionnaire par une image, on dirait qu'elle doit être un combat au corps, qu'elle doit réduire la distance entre les combattants, que, par ses initiatives multiples, elle doit déconcerter l'adversaire. La distance, le champ laissé à l'adversaire permettent la manœuvre, la concentration des moyens. Elle donne l'avantage à la puissance du feu, à la supériorité du matériel, aux connaissances techniques. La lutte armée révolutionnaire doit coller au corps de l'appareil de coercition de l'Etat de façon que la supériorité de l'homme sur celui de ses moyens s'affirme. Dans ce cas, les qualités du militant seront toujours supérieures à celles du mercenaire.

Enfin la stratégie comme la tactique employée préfigurent dans leurs caractères fondamentaux la société que veut bâtir le mouvement anarchiste et qui est une fédération des multiples rameaux socialistes instaurés dans le pays.

EN MANIERE DE CONCLUSION

Je n'ai pas dit que la lutte armée révolutionnaire était possible ! Je n'ai pas dit que la victoire du socialisme clorait obligatoirement toute lutte révolutionnaire. Dans ce texte, je n'ai fait qu'une affirmation : sans lutte révolutionnaire armée, point de révolution socialiste libertaire !

Il y a vingt-cinq ans, au lendemain de la Libération, j'écrivais ceci dans le journal « Ce qu'il faut dire » qui venait de paraître

« Ce qui conduit les mouvements révolutionnaires à l'échec, c'est leur caractère de demi-mesure, temporisateur. Les révolutionnaires ne déclenchent pas de luttes armées, ils subissent dans les plus mauvaises conditions, le dos au mur, celles que leur impose la bourgeoisie qui choisit son heure, son terrain, ses armes. Voilà la principale raison des multiples échecs essayés depuis la Commune par le mouvement révolutionnaire. »

Ce texte devait soulever quelques remous dans le mouvement anarchiste. Je n'ai cependant pas changé d'avis.

Le problème est posé clairement et dans toute sa rigueur. Rappelons-en les données :

1° La grande masse des hommes, mais également de nombreux anarchistes, doutent des possibilités d'une lutte révolutionnaire armée, le prix à payer leur semble hors de proportion avec les chances de succès. 2° Le caractère de l'économie, la densité de la population, la multiplicité des centres urbains nécessitent un pragmatisme stratégique et tactique qui rompt avec le dogmatisme. 3° La désagrégation doit précéder l'action armée. 4° Enfin la solution socialiste libertaire doit apparaître pour le plus grand nombre sinon une solution idéale, souhaitable, au moins une solution possible, raisonnable. 5° En dernier lieu il est certain que le régime ne se laissera pas déposséder sans se défendre par tous les moyens dont il dispose, et quelle que soit la phraséologie qu'on emploie, renoncer à la lutte armée révolutionnaire, c'est en fait renoncer au socialisme libertaire.

Et voilà ! Sur l'échiquier social les pions sont posés. Il s'agit de les faire avancer dans un ordre souhaitable. Cela suppose de la résolution, une résolution qui dépasse le verbe. Une résolution qui ne dure pas seulement l'espace d'un printemps, fût-il celui de la vie.

De toute façon, et c'est une loi à laquelle aucun régime n'a encore échappé, le régime capitaliste sera un jour balayé par une lutte armée qui clôturera une décomposition préalable. Par qui ? C'est une question à laquelle nous devons répondre après avoir mûrement réfléchi à ce que nous voulons.

La révolution, c'est sérieux. L'activisme, c'est amusant. C'est entre ces deux projets qu'il nous faut choisir. La révolution, c'est la traduction dans les faits des rêves et des mots qui enchantent. L'activisme, c'est la dégradation des sentiments de révolte qui furent le moteur de l'humanité.

Le chemin passe par la lutte révolutionnaire armée. Refuser de s'y engager, c'est renoncer à la révolution au profit du verbe. C'est choisir l'activisme.

M. J.